

Saskatchewan.—A environ 20 milles de cette station il y a 85 familles galliciennes qui se sont établies là en juillet dernier, en outre de 20 autres qui y étaient déjà depuis un an. La colonie est trop loin d'un marché ou d'une station de chemin de fer, mais la population va bien et est satisfaite de sa position. Ces colons ont aussi bien été que ceux de Saltcoats, et je pense qu'ils vont réussir.

Dans les environs d'Edmonton il y a plus de 100 familles de Galliciens allemands par groupes distants de 8, 20 et 24 milles. Ces gens sont là depuis 3 à 5 ans. J'en ai interviewé un bon nombre, et bien que la plupart fussent dans l'indigence à leur arrivée ils ont grandement prospéré depuis. Il en est qui ont jusqu'à 50 acres de terre en culture, de bonnes maisons et de bons bâtimens de ferme, avec des chevaux, des bêtes à cornes et autres et des instrumens aratoires. Cette année il vont avoir de 50 à 3,500 boisseaux de blé à vendre, par famille. Bon nombre d'entre eux avaient essayé à cultiver dans les États-Unis, mais sans succès, tandis qu'ici ils réussissent très bien, ce qui fait qu'ils vantent le pays. Ils ont des églises et des écoles, et leurs voisins les regardent comme des gens de confiance et comme les meilleurs cultivateurs de la localité.

Il y a aussi près d'ici des Moraves ou Allemands qui sont arrivés il y a environ trois ans; ils n'avaient rien alors, mais aujourd'hui ils disent: "Grâces à Dieu, nous sommes sur le chemin de la prospérité."

Je n'ai pas besoin de répéter mes observations au sujet d'autres colonies que j'ai visitées, attendu que ce serait simplement confirmer ce que j'ai dit de celles dont je viens de parler.

L'attitude des colons des alentours a été fort louable; ils ont donné de l'ouvrage aux nouveaux venus, ou leur ont aidé à en trouver soit chez les cultivateurs soit sur le chemin de fer. De leur côté, les Galliciens aussi vivent en paix avec leurs voisins, et ils apprécient cordialement les conseils et l'aide qu'ils reçoivent d'eux.

Les fonctionnaires de l'Etat font tout leur possible pour aider aux nouveaux colons, les conseiller et veiller sur eux. Quand il arrive des immigrants, trois ou quatre délégués sont choisis parmi les nouveaux venus. Ces délégués et un fonctionnaire public vont examiner le pays et choisir une localité convenable pour l'établissement d'une colonie. Sur leur recommandation les immigrants sont transportés gratuitement depuis Winnipeg jusqu'au territoire ainsi choisi. L'Etat paye aussi le transport depuis la dernière station de chemin de fer jusqu'à la nouvelle colonie, la distance étant parfois de 20 à 40 milles et les frais très élevés. Le gouvernement fait aussi construire, à ses frais, pour abriter tout le contingent, un grand bâtiment où les familles demeurent jusqu'à ce que chacune ait construit sa maison sur sa propre terre; des vivres sont fournis aux gens les plus pauvres et des vaches données aux familles dans lesquelles il y a des petits enfants; un fonctionnaire est toujours là pour donner des conseils, prêter assistance, trouver du travail pour les nécessiteux, et—quand le chef de famille s'absente pour aller travailler—avoir l'œil sur la maisonnée et pourvoir à ses besoins. On envoie aussi le médecin aux malades, auxquels on fournit des médicaments.

Exception faite de quelques cas d'indisposition causés par le changement de nourriture, les colons, en somme, jouissaient d'une bonne santé; il n'y en avait pas de malade, et tous paraissaient forts et de bonne humeur.

Les terres qui leur sont réparties par le gouvernement—terres qu'ils choisissent eux-mêmes le plus souvent—sont de bonnes terres arables, pourvues de bois et d'eau en abondance, et éminemment propres à la culture mixte. A un endroit, près de Yorkton, l'eau paraît être rare, mais il y a moyen de remédier à cela en creusant des puits, et à cette fin le gouvernement a décidé d'envoyer des puisatiers sur les lieux. Quelques-uns des Galliciens ont acheté de la terre dans le voisinage de Winnipeg; les uns l'ont payée comptant et d'autres la paient par versements. La terre ainsi acquise n'était pas de la meilleure sorte; elle appartenait à une compagnie, ou syndicat, qui l'avait divisée par longues mais étroites bandes aboutissant à la rivière. Ces colons ont fait là une erreur qu'ils auraient pu éviter en s'adressant aux fonctionnaires, qui leur auraient donné des conseils désintéressés. Je recommanderais fortement que les nouveaux venus prissent des homesteads publics de 160 acres, à raison de \$10 d'inscription chaque. Cela leur permettrait de consacrer le peu